

ANGENOT, Marc, *Les idéologies du ressentiment* (Montréal, XYZ, coll. « Documents », 1996), 174 p.

Martin Pâquet

Volume 51, numéro 1, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305625ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305625ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pâquet, M. (1997). Compte rendu de [ANGENOT, Marc, *Les idéologies du ressentiment* (Montréal, XYZ, coll. « Documents », 1996), 174 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(1), 94–97. <https://doi.org/10.7202/305625ar>

ANGENOT, Marc, *Les idéologies du ressentiment* (Montréal, XYZ, coll. «Documents», 1996), 174 p.

Pour l'historien, la mythification du passé renferme un risque, celui du ressentiment. Cet essai en fait son objet d'étude, puisqu'il est «une composante de nombreuses idéologies de notre siècle, tant de droite (nationalismes, antisémitisme) que de gauche» (p. 11). Son essence réside «en une transmutation des valeurs» (p. 13), selon laquelle «la supériorité dans le monde empirique» serait en soi «un indice de bassesse 'morale'». Ainsi, les valeurs des dominants seraient «dévaluées en bloc» et «toute situation subordonnée ou infériorisée» donnerait droit «au statut de victime» (p. 11).

S'il cherche ici une analyse impartiale, le lecteur sera amèrement déçu. En effet, *Les idéologies du ressentiment* relèvent plus d'une théorisation du préjugé érigée en doctrine, qui tient ses axiomes, soigneusement sélectionnés, pour des principes d'évidence. L'essai prend donc la forme du bréviaire, où s'offrent à l'exégèse et à la médiation du catéchumène les perles du maître. D'ailleurs, la forme et l'érudition employées renforcent l'effet rhétorique, le raffinement du signifiant recouvrant le dogmatisme du signifié.

Cette doctrine a un noyau, la «fausse conscience» (p. 20). Outre le caractère scolastique du concept, peu pertinent à l'analyse scientifique, l'essai en concocte une interprétation axiologique, en empruntant à Joseph Gabel les mêmes jugements de valeur simplistes tirés d'un monde divisé entre le Mal et le Bien. Le Mal, c'est bien sûr l'idéologie, l'«expression d'une conscience à la fois intéressée (mue par des intérêts, reconnus ou inconscients) et faussée» (p. 20). De cette dernière, «il n'[y] a jamais rien de bon à attendre» (p. 21), d'autant plus qu'elle serait «génératrice d'effets pervers» (p. 164). Le Bien, ce n'est pas la Raison mais la *Rationalité*, froide et objective, devant diriger sous sa loi d'airain les règles de l'argumentation. Sous cette conception procédurale et totalitaire de la discussion publique, nulle place n'est faite au *Raisonné* au sens des John Rawls, Paul Ricœur et Jean-Marc Ferry, car il implique la reconnaissance de la position de l'*Autre* et de sa justesse subjective. Ici, le Raisonné est exclu puisque tout l'édifice dogmatique en serait ébranlé, de l'absolu du noyau dur à ses catégories arbitraires.

La «fausse conscience» a un corollaire, le ressentiment, notion issue en droite ligne des travaux du psychanalyste Alfred Adler sur le sentiment d'infériorité. À la suite des critiques cinglantes de Karl Popper sur l'irréfutabilité et la non-scientificité des thèses adleriennes, le lecteur peut comprendre aisément le *sotto voce* des *Idéologies du ressentiment* quant au père spirituel de ce concept psychanalytique (p. 73). Chérissant plutôt la paternité plus noble des Søren Kierkegaard, Friedrich Nietzsche et Max Scheler, l'essai veut confiner l'étude du ressentiment à la morale, aux idéologies et aux *weltanschauungs* (p. 19). Néanmoins, cette précaution notionnelle n'est pas évidente à la lecture, le propos glissant continuellement vers des digressions psychanalytiques sur la tentative «aliénée et mal dirigée d'échapper à l'aliénation pure et simple» (p. 17), sur la «culture anxigène», les «personnalités sociales», «l'effondrement du moi» et «les états phobiques» (p. 57), sur la rhétorique de la victime (p. 113-116), sur le *pathos* (p. 131-134), etc.

Malgré des propos justes sur une écriture de l'histoire «comme épuration des comptes rancuniers avec le passé» (p. 87-92) et sur cette digne héritière de l'histoire-bataille, l'histoire-thérapie, l'argumentation sombre souvent dans la catégorisation facile et globalisante. Suivant la mode du jour, l'essai colle constamment à des réalités complexes et mouvantes des étiquettes génériques et simplificatrices, procédés typiques d'une pensée *Wal Mart*. Dès lors, l'écologisme deviendrait «le triomphe du rousseauïsme banalisé» (p. 72); les groupes ethniques seraient «essentiellement structurés par l'envie» (p. 97); les «féminisme séparatiste [*sic*]», nationalisme et toute autre

idéologie se définissant à l'origine par «un manque, une infériorisation [sic]», se résumerait à des tribalismes (p. 97), *et tutti quanti*.

L'historien est rapidement rebuté par les «uses of the past» des *Idéologies du ressentiment*. Les références historiques, grâce à leur caractère exemplaire, servent régulièrement d'arguments d'autorité. L'essai s'adonne sans retenue à cet usage rhétorique puisque «l'histoire n'est pas une science prédictive, mais elle 'enseigne' parfaitement [sic] des choses *a contrario* et permet de falsifier bien des sophismes» (p. 154). Devant cette baliverne digne d'un monsieur Homais, le lecteur qui voit dans l'histoire une *discipline intellectuelle* et non la réification d'une Clio maîtresse d'école, ne peut que lui opposer le *risus sophisticus*.

En dépit des prétentions affichées en quatrième de couverture, le recours à l'histoire se fait sans contextualisation préalable, souvent au prix d'amalgames idéologiques faussant le sens premier du fait historique. À cet effet, les exemples pleuvent. Le mouvement populiste de William Jennings Bryan se réduirait à une contestation de «la décision technocratique et modernisatrice [sic]» de l'usage de l'étalon-or aux États-Unis (p. 48). En extrapolant allègrement sur les *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* de Ferdinand Tönnies, le ressentiment deviendrait «intimement lié aux vagues d'angoisse face à la modernité, à la rationalisation et à la déterritorisation» (p. 59-60), comme si ces peurs surgissaient à la seule vue des «dark satanic mills» de la Révolution industrielle. Les pestiférés à l'époque de la Mort noire et les Amérindiens au moment de la conquête du Nouveau Monde n'auraient donc eu ni crainte ni ressentiment! Et que dire de la condamnation sans appel des droits collectifs, assimilés à une «réinvention féodaliste du droit des personnes par le ressentiment tribal», fruit d'un «absolutisme culturel», constituant «de fait, à peu près le modèle social de la haute féodalité» (p. 107-108)? Non seulement le sophisme confond le système économique, le *féodalisme*, et le régime judiciaire, la *féodalité*, mais, en se référant à un Moyen Âge mythique, celui des *Dark Ages* fantasmés au XVIII^e siècle, il n'a tout simplement pas d'adéquation avec la réalité, sauf pour des fins de diabolisation doctrinale.

Pour analyser le ressentiment, l'essai en appelle à «une herméneutique du soupçon» (p. 155), position de lecture louable qui exige une rigueur et une constance. Or la critique reste bêtement manichéenne, préférant la propagation de la foi à la contribution aux connaissances. D'un côté, le propos n'est jamais assez rude sur les procédés discursifs des «rhéteurs de rancunes» (p. 19). De l'autre, combien de fois, sur un ton péremptoire, le lecteur se verra-t-il assener des flagorneries obséquieuses du type de «ce qui a de puissant chez Georges Sorel» (p. 21), de «l'irréprochable synthèse d'Eric Hobsbawm» (p. 97), de «l'œuvre sociologique, que je trouve remarquable et qui est méconnue de Joseph Gabel» (p. 163) et d'autres sornettes de même farine? La pratique du doute ontologique aurait été souhaitable plutôt qu'une telle herméneutique à deux vitesses, aux présupposés implicites.

En refermant *Les idéologies du ressentiment*, une mise en garde revient à la mémoire. «Il faut se méfier cependant de ces synthèses 'à grandes en-

jambées' à quoi semble se prêter particulièrement l'étude de la culture et celle des conjonctures intellectuelles — autant qu'il faut redouter, je crois, l'*enfermement* de la recherche dans des problématiques idéalement minutieuses et pointues où la complexité du monde social se trouve en quelque sorte *aseptisée*» (Marc Angenot, «Analyse du discours et sociocritique des textes», *La recherche littéraire*, p. 108). Le ressentiment attend toujours son étude analytique qui, au lieu de prêcher une orthodoxie doctrinaire et catégorisante, en explorerait sa complexité en tant que telle.

Études canadiennes
Collège Glendon

MARTIN PÂQUET